L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

MARDI 9 DECEMBRE 1884.

NECROLOGIE.

Cette année peut bien être citée comme l'année terrible pour la population louisianaise. Nous avons déjà rappelé, dans un précédent article nécrologique, les vides que la mort a faits dans nos rangs; nous avons dit aussi qu'elle semblait se complaire à enlever les meilleurs, les plus distingués d'entre nous. Dimanche cette funèbre faucheuse était encore à l'œuvre; elle frappait, dans la personne du docteur Jean Charles Faget, l'une des individualités les plus brillantes de la classe créole.

Et le coup a été d'autant plus douloureux qu'il était inattendu. En effet, le Dr Faget, qui semblait avoir définitivement vaincu une longue maladie, s'était, ce jour-là, rendu à l'Eglise, et au retour de l'office, son humeur était des meilleures; il lui paraissait, il disait aux siens que depuis longtemps il ne s'était senti dans cette plénitude de forces. Le soir même à neuf heures et demie il expirait.

Le Dr Faget, dont l'organisation était des plus riches, l'intelligence tout à fait hors ligne, avait fait à Paris ses études Collège et à l'Ecole de Médecine son chemin fût rapide, brillant. Chacun de ses examens fût remarqué et il arriva à l'Internat—obstacle toujours difficile à franchir—avec grand éclat. Longtemps avant qu'il fût revenu à la Nile-Orléans, sa ville natale, une belle et solide réputation l'y avait précédé.

Aussi ses débuts y furent aussi faciles que décisifs; vite la clientèle lui vint; vite on reconnut qu'il était tout au moins à la hauteur des éloges qui avaient annoncé sa venue.

Esprit mûri avant l'âge, il s'était épris, mûri, bien jeune encore, de la science à laquelle il devait porter des lumières aussi.

L'affabilité et la distinction de ses manières lui attirèrent dès l'abord les sympathies du public et de ses confrères; ceux-ci n'hésitèrent pas à reconnaître, à proclamer qu'ils comptaient dans leurs rangs un homme de plus dont ils pouvaient citer le nom avec orgueil.

La réputation de ce nom, affirmé dès son entrée dans la vie militante, ne fût pas limitée à la Louisiane. Faget suivait avec ardeur, avec amour, le mouvement de cette science vers laquelle l'avait entraîné sa vocation; il se passionnait pour tous les débats qu'elle suscitait; il sentait que sa personnalité pouvait s'y mêler et s'y faire remarquer.

Si absorbé qu'il fût par les soins d'une clientèle considérable, il trouvait le temps du labeur, des recherches, de l'analyses des nouveaux travaux des maîtres contemporains. Pensée et plume chez lui étaient toujours à l'œuvre. Il travaillait sans cesse, disons-nous, mais modestement, dans la sérénité, le culte du foyer; ne cherchant jamais—ce qui lui eut été si aisé pourtant—à appeler le bruit, le bruit flatteur autour de son nom.

Un jour cependant, sortant de ses habitudes de retraite et de silence, il adressa à l'Académie de Caen un Mémoire, dont il voulut bien nous envoyer un exemplaire, mais sur lequel nous n'avons pu encore remettre la main. Si bien que nous ne serions pas sûr d'en reproduire ici le titre exact. L'ouvrage traitait, en maître, des principes mêmes de la science médicale, et dénotait deux valeurs chez son auteur: le savant, l'écrivain.

Double valeur affirmée en traits si marqués qu'au milieu de concurrents de grand mérite, il obtint la médaille d'or affectée à ce sérieux concours, lui étranger, loin de la France, parfaitement inconnu dans le milieu où il entrait en lutte.

Le succès était grand, mais sa modestie ne s'en altéra pas un instant; il ne fit pas un pas pour qu'il y fût donné de retentissement.

Plus tard, le gouvernement français, voulant donner une récompense éclatante à un homme supérieur, forma à la grande Ecole de Paris, et qui honorait celle-ci dans son propre pays, le gouvernement français lui conféra la croix de la Légion d'Honneur.

Cette distinction qui n'est pas vaine, quoi qu'en disent ceux qui ne la peuvent obtenir, le toucha, l'émut vivement sans doute; mais il la reçut avec cette modestie qui était son trait caractéristique, qui ne se démentit jamais.

Faget, qui maniait la plume en lettré, qui souvent dans la polémique scientifique fit preuve d'autant d'esprit que de savoir, écrivit plusieurs brochures dont aucune ne passa inaperçue, et chacune d'elles révéla un médecin de haute portée; portée admise par ceux là même, par ceux là surtout qui furent ses adversaires dans ces luttes à la plume.

Membre de plusieurs sociétés savantes de France, il n'y joua pas un rôle passif; maintes fois il leur adressa des correspondances auxquelles elles attachèrent un prix sérieux.

Bon par nature, l'idée religieuse avait encore élargi le cœur en lui; c'était un ami sûr; sévère pour lui-même, indulgent pour tous. Sous son apparence austère, presque monacale, il cachait une âme pleine d'élan, de charité.

Jamais la religion de la famille ne fût mieux comprise que par lui; fils, mari, père, il était plein de tendresse; après Dieu, les siens étaient les idoles de ce croyant sincère, fervent.

Hélas! il eût à pleurer des idoles perdues.

Oui, bonheur que donne le succès, il l'a obtenu pleinement; mais ce bonheur fut plus d'une fois altéré par de poignantes douleurs. La foi qui était en lui, lui donna toujours la force de ne pas fléchir.

Sa mission de chef de famille était là, devant lui, incessante, impérieuse; il allait droit, résolument au devoir, en acceptant philosophiquement jusqu'aux injustices du destin.

Cette partie est immense pour la famille, pour la science, pour la société entière.

On remplace un médecin riche de cette science, mais il est difficile de remplacer le praticien au coup d'œil si prompt, au diagnostic si sûr; le praticien qui, au chevet du malade, en devient l'ami et le consolateur.

Quant au mari, au père, tels que celui-là, ils causent, quand ils disparaissent, un vide qui ne se comble pas; les larmes se sèchent, l'oubli se vient pas.

Si on pleure au sein de cette famille dont le chef vient d'être brutalement emporté, les regrets seront longs aussi dans ce corps médical, où Faget n'avait pas de supérieur, et dont les sommités accompagnaient hier, avec tant d'autres, le cercueil où dort cet homme de bien et de grand talent, qui a fini, avec la conviction profonde du moins qu'il y a quelque chose au delà du tombeau; que notre être ne disparaît point tout entier dans les poussières et les ténèbres du néant.

Le Dr Faget, membre de la Société Anatomique et de la Société Médicale d'observation, était dans sa soixante-septième année.

—Hier avait un cortège nombreux conduisait au lieu du repos l'un de nos excellents citoyens, le colonel W. M. Smallwood.

L'estime et les sympathies de tous ceux qui l'ont connu, entourait le colonel Smallwood qui, venu tard en Louisiane, en fit un citoyen précieux.

Maître de poste à la Nouvelle-Orléans, ami du président Andrew Johnson, attaché à la rédaction du *Times*, du *Picayune*, l'un des organisateurs et secrétaire du New-Orleans Produce Exchange, membre du Bureau de Santé, partout, toujours il remplit ses fonctions avec distinction, avec honorabilité.

Souvenir et respect à cette tombe trop tôt ouverte.

Howard, président de la Chambre de Commerce; E. K. Converse, président du Produce Exchange, C. H. Parker, rédacteur du *Picayune*, le juge A. G. Brice; le Dr. Jos. Holt, président du Bureau de Santé et Morris Schwabacher, ex-vice-président du Produce Exchange.

L'inhumation a eu lieu au Cimetière de la Métairie où le Dr Holland a prononcé une éloquente et touchante oraison funèbre.

L. PLACIDE CANONGE.

A LA CATHEDRALE.

M. E. Payen et son Orchestre.

Dimanche, dès 9 heures du matin, tout un peuple se pressait à la Cathédrale St-Louis. En nous payant de l'à peu près, nous pourrions bien nous contenter d'ajouter: "peuple de fidèles"; mais la franchise étant par nous tenue pour vertu, et la vérité s'imposant parfois même au dentiste et au journaliste, et surtout un jour de fête d'obligation comme celui à la date duquel nous écrivons: Immaculée Conception, nous voulons, nous devons ajouter qu'à ces fidèles-là se mêlaient nombre, grand nombre de curieux, accourus pour voir le nouvel officiant, *Monsignor* Eulogio G. Gillow, et aussi pour entendre la musique militaire du 8me Cavalerie (Mexique), que nous a menée et que conduit en maître M. Encarnacion Payen.

En cela le désappointement a été très vif, et quand nous parlons ainsi, nous ne voulons en rien blesser le chœur qui, ce jour là, comme toujours, n'a rien négligé pour exécuter avec mérite la musique choisie en cette occasion.

On a certainement ouï avec intérêt cette exécution—mais enfin, nous ne saurions en nier l'évidence, l'objectif était l'audition des virtuoses mexicains.

On l'attendait sans cesse, on s'étonnait, on s'impatientait—même dans une église, ô hommes!—de voir ainsi s'écouler les instants, sans les entendre: on cherchait un peu partout pour découvrir les artistes touristes; mais rien, rien absolument ne répondait à la question répétée souvent: Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

Nous aussi, nous nous posions fréquemment ce point d'interrogation; nous aussi,—résignons nous à ce profane aveu,—nous étions parfois distrait de la célébration du service; notre regard et notre pensée trop mondaine se portaient et vers les tribunes et vers l'orgue. Nous imaginions alors que peut-être derrière son buffet, ses profondeurs, se dérobaient ces mystérieux Mexicains, restés invisibles, muets jusque là. Mais bast! l'attente a duré jusqu'à la fin, longue et vaine toujours.

Il se pourrait bien, songeâmes-nous un moment, qu'à l'avis de M. Payen, son bel orchestre—cuivres et bois—composé de soixante six membres, ne saurait faire apprécier sa pleine valeur sous les voûtes d'une nef dont l'acoustique est loin d'être parfaite. Peut-être y aurait-il là de trop violentes sonorités, peut être des répercussions d'un regrettable effet, destructives de toutes nuances?

Répercussions excellentes dans la fogue, nous vous le concédons, mais qui lui seraient déplorables.

Non cependant; M. Payen avait du nécessairement et tout d'abord songer à ce détail; ce n'est point à la dernière minute que cette considération d'acoustique serait venue modifier ses projets.

D'ailleurs, il est avec l'acoustique des accommodements; il aurait pu tourner—ou à peu près—la difficulté, en choisissant quelques morceaux commandant le piano, le pianissimo; mettre, pour ainsi dire, des sourdines à son orchestre. De la sorte, à l'inconvénient il eut été remédié dans une certaine mesure.

Nous n'avons pas de vocation pour le rôle d'*interviewer*, et nous comprenons que ce diable de type soit devenu et demeure la terreur des personnages quelconques en *reyage*.

Nous ne chercherons donc point à obtenir des renseignements de notre ami M. Payen, que, d'ailleurs, nous n'avons pu découvrir en parcourant de l'œil l'Eglise si bien remplie; il est probable que nous serions rentré au logis sans avoir rien appris à cet égard, si notre bonne fortune ne nous avait point fait rencontrer le Père Mignot. Quelques mots échangés entre nous, et l'absence du corps de musique mexicain était expliquée.

Les règlements défendent, paraît-il, à ces messieurs de jouer dans une église sous l'uniforme militaire. Or comme la plupart d'entr'eux ne se sont munis que de celui-là pour visiter la Nouvelle Orléans, il s'en est suivi que le concert à l'intérieur de la Cathédrale leur est devenu impossible.

Ainsi que le Père Mignot nous en avait prévenu, l'orchestre mexicain nous a donné une revanche sur la Place Jackson d'abord, et puis, devant le porche de l'Eglise où, après le premier morceau, il était appelé par le colonel Arroyo, supposons-nous, pour faire honneur au commandant Pottier, du *Bouvet*, et à son état-major.

Nous n'avons entendu les artistes Mexicains que dans trois morceaux: *Minuit*, la jolie polka de Wittmer, où court un motif gracieux et distingué, toujours ramené avec art et coquetterie; dans *La Marseillaise* et l'ouverture des *Diamants de la Couronne*

Cette première audition nous a laissé des souvenirs excellents de ces musiciens; néanmoins nous ne nous en contenterons point pour formuler ici une opinion à leur endroit.

Mais tout d'abord, hâtons nous de noter un trait qui nous a frappé, qui a dû frapper les milliers de curieux massés autour de la troupe d'artistes: M. Payen est soigneux des nuances, il y veille avec vigilance, finesse de goût, et ceux qu'il conduit savent les rendre.

C'est surtout dans la première partie de la pimpante ouverture d'Auber, partie d'une couleur ravissante, pleine d'élégance et de rêverie tout à la fois, c'est dans cette première partie que nous avons le mieux constaté cette entente des détails.

On y sent qu'une main sure guide ces jeunes gens et que leur intelligence musicale saisit la moindre des intentions qu'ils savent toujours traduire.

Ce morceau dont des milliers de mains ont chaudement salué l'exécution nuancée, nous est le gage certain que nous devrons des matinées et des soirées charmantes aux musiciens de M. Payen.

Du reste, c'est bonheur pour eux de suivre leur chef, de lui causer satisfaction et fierté. Il faut les avoir vus de près, les avoir entendus, pour se bien rendre compte de l'amour sincère, du respect profond qu'ils ont pour leur maestro.

Et comment en serait-il autrement? M. Encarnacion Payen a d'abord l'autorité du talent, un talent basé sur un savoir sérieux, affermi par une longue expérience, et puis il est l'incarnation de la douceur, de la bonté.

A le voir campant là-bas, sur les terrains de l'Exposition, avec ses artistes, on dirait vraiment un patriarche entouré de sa famille.

La première de ses préoccupations est le bien-être de ces jeunes gens dont il a pour ainsi dire la garde. Il exige sans doute qu'ils s'astreignent aux ordonnances, à la discipline militaire, mais il met celle-ci en vigueur avec une aménité telle qu'elle disparaît, ou plutôt qu'elle semble d'once à tous.

Soyez en certain, si quelque chose manque aux membres de son orchestre, nous pourrions dire à ses enfants, il le découvre avant eux-mêmes, et se sollicitude fait promptement combler le vide. Aussi pour eux le moindre de ses désirs est-il un ordre auquel il est obéi aussitôt; mêmes qu'il n'est une lutte d'affection à son égard.

C'est là une des causes des exécutions qui, au Mexique, ont fait à ce corps une si enviable réputation.

Cette réputation ils vont s'en montrer dans quelques jours, après avoir rempli à la Nouvelle-Orléans leur engagement de trois mois.

C'est ce soir qu'ils feront leur véritable début devant notre public; c'est le bataillon du Washington Artillery qui aura eu le privilège de cette primeur enviée.

Le Concert-Promenade qui se donne aujourd'hui au Washington Artillery Hall, sera un véritable événement musical. Non seulement on a la certitude d'entendre une belle exécution, mais un autre charme s'attache à ce Concert-Promenade. On sait, quoique le programme n'en ait point été publié jusqu'à cette heure, qu'on y fera connaissance de la musique mexicaine, qui a son cachet propre, des originalités piquantes, nous ne savons quoi d'étrange, de lascif, sous le double rapport mélodique et rhythmique.

De charmantes surprises y sont réservées à ceux qui n'ont pas visité le Mexique ou sont étrangers à ces airs du pays, possédant une saveur, un goût de terroir, tout à fait particulier.

Cette soirée tant attendue sera comme une préface à l'ouverture de l'Exposition. Et puisque nous avons écrit ces mots, exprimons le regret d'apprendre que celui qui devait en être la personnalité marquante entre toutes, le Président des Etats-Unis, Mr. Chester Arthur y manquera.

Un télégramme, qui nous paraît avoir le caractère officiel, et que la presse vient de découvrir en parcourant de l'œil l'Eglise si bien remplie, ; il est probable que nous serions rentré au logis sans avoir rien appris à cet égard, si notre bonne fortune ne nous avait point fait rencontrer le Père Mignot. Quelques mots échangés entre nous, et l'absence du corps de musique mexicain était expliquée.

Les règlements défendent, paraît-il, à ces messieurs de jouer dans une église sous l'uniforme militaire. Or comme la plupart d'entr'eux ne se sont munis que de celui-là pour visiter la Nouvelle Orléans, il s'en est suivi que le concert à l'intérieur de la Cathédrale leur est devenu impossible.

Ainsi que le Père Mignot nous en avait prévenu, l'orchestre mexicain nous a donné une revanche sur la Place Jackson d'abord, et puis, devant le porche de l'Eglise où, après le premier morceau, il était appelé par le colonel Arroyo, supposons-nous, pour faire honneur au commandant Pottier, du *Bouvet*, et à son état-major.

Nous n'avons entendu les artistes Mexicains que dans trois morceaux: *Minuit*, la jolie polka de Wittmer, où court un motif gracieux et distingué, toujours ramené avec art et coquetterie; dans *La Marseillaise* et l'ouverture des *Diamants de la Couronne*

Cette première audition nous a laissé des souvenirs excellents de ces musiciens; néanmoins nous ne nous en contenterons point pour formuler ici une opinion à leur endroit.

Mais tout d'abord, hâtons nous de noter un trait qui nous a frappé, qui a dû frapper les milliers de curieux massés autour de la troupe d'artistes: M. Payen est soigneux des nuances, il y veille avec vigilance, finesse de goût, et ceux qu'il conduit savent les rendre.

C'est surtout dans la première partie de la pimpante ouverture d'Auber, partie d'une couleur ravissante, pleine d'élégance et de rêverie tout à la fois, c'est dans cette première partie que nous avons le mieux constaté cette entente des détails.

On y sent qu'une main sure guide ces jeunes gens et que leur intelligence musicale saisit la moindre des intentions qu'ils savent toujours traduire.

Ce morceau dont des milliers de mains ont chaudement salué l'exécution nuancée, nous est le gage certain que nous devrons des matinées et des soirées charmantes aux musiciens de M. Payen.

Du reste, c'est bonheur pour eux de suivre leur chef, de lui causer satisfaction et fierté. Il faut les avoir vus de près, les avoir entendus, pour se bien rendre compte de l'amour sincère, du respect profond qu'ils ont pour leur maestro.

Et comment en serait-il autrement? M. Encarnacion Payen a d'abord l'autorité du talent, un talent basé sur un savoir sérieux, affermi par une longue expérience, et puis il est l'incarnation de la douceur, de la bonté.

A le voir campant là-bas, sur les terrains de l'Exposition, avec ses artistes, on dirait vraiment un patriarche entouré de sa famille.

La première de ses préoccupations est le bien-être de ces jeunes gens dont il a pour ainsi dire la garde. Il exige sans doute qu'ils s'astreignent aux ordonnances, à la discipline militaire, mais il met celle-ci en vigueur avec une aménité telle qu'elle disparaît, ou plutôt qu'elle semble d'once à tous.

Soyez en certain, si quelque chose manque aux membres de son orchestre, nous pourrions dire à ses enfants, il le découvre avant eux-mêmes, et sa